

VICTOR  
LAVALLE

LA BALLADE  
DE BLACK TOM



UNE  
HEURE  
LUMIÈRE



Le Béal

Victor LaValle

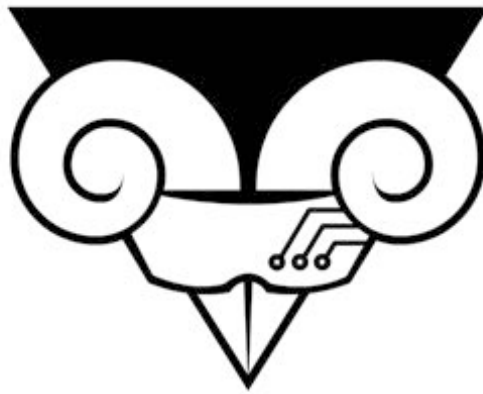
# La Ballade de Black Tom



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



# e-Bérial'

Titre original : *The Ballad of Black Tom*

© 2016, Victor LaValle

Reproduit avec l'autorisation de l'agent

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Benoît Domis

© 2018, le Bérial', pour la présente édition

Illustration et maquette de couverture © 2018, Aurélien Police

« Une heure-lumière », collection dirigée par Olivier Girard

ISBN : 978-2-84344-829-4

Parution : avril 2018

Version : 1.0 — 26/03/2018

*À H.P. Lovecraft,  
avec tous mes sentiments contradictoires*

- première partie -  
Tommy Tester

## 1.

Les gens qui s'installent à New York commettent tous la même erreur. Font preuve du même aveuglement. Que ce soit à Manhattan, à Flushing Meadows dans le Queens ou à Red Hook à Brooklyn, ils s'attendent à trouver de la magie, bonne ou mauvaise, et rien ne les convaincra qu'ils se sont trompés. Une idée fausse n'a pourtant pas que des inconvénients, puisque certains New Yorkais ont appris à en faire leur gagne-pain. Charles Thomas Tester était de ceux-là.

Le matin qui nous intéresse commença par un trajet depuis l'appartement de Charles à Harlem. On l'avait engagé pour une livraison dans le Queens. Il partageait la piaule de Harlem avec Otis, son père à la santé fragile, qui s'éteignait lentement depuis le décès de sa femme après vingt et un ans de mariage. Un seul enfant était né de cette union, Charles Thomas. Et bien qu'il eût vingt ans, précisément l'âge de l'indépendance, il continuait à jouer son rôle de fils dévoué. Charles travaillait pour subvenir aux besoins de son père mourant. Il magouillait pour leur assurer le gîte et le couvert ; un petit supplément, parfois, pour placer un pari de temps à autre. Dieu sait qu'il ne gagnait pas de quoi faire beaucoup plus.

Peu après huit heures, il quitta l'appartement dans son costume de flanelle gris. Les revers de son pantalon portaient des marques d'usure et ses manches étaient manifestement trop courtes. Le tissu, de qualité, avait connu des jours meilleurs. Ainsi vêtu, Charles avait l'air d'un gentleman, à défaut d'en avoir le compte en banque. Il enfila ses richelieus bruns aux bouts éraflés, avant de préférer son feutre marron à son chapeau mou. Le bord du feutre trahissait lui aussi son âge, un avantage supplémentaire au regard de ce qu'il avait en tête. Enfin, il empoigna son étui à guitare, accessoire essentiel pour compléter son apparence. La guitare elle-même restait à la maison, avec son père alité : l'étui ne contenait qu'un livre jaune à peine plus volumineux qu'un jeu de cartes.

Alors que Charles Thomas Tester sortait de l'appartement de la 144<sup>e</sup> Rue Ouest, il entendit son père gratter les cordes dans la chambre du fond. Le vieil homme pouvait passer la moitié de sa journée à jouer de cet instrument en accompagnant de sa voix la radio à son chevet. Charles espérait être de retour avant midi, son étui vide et son portefeuille plein.

« Who's that writing ? » chantait son père d'une voix rauque, mais qui n'en était que plus belle. « I said who's that writing ? »

Avant de partir, Charles lui répondit en entonnant la fin du refrain. « John the Revelator. »<sup>1</sup> Sa voix lui faisait honte, si peu mélodieuse comparée à celle de son père.

Chez lui, Charles Thomas Tester s'appelait Charles, mais dans la rue tout le monde le connaissait sous le nom de Tommy. Tommy Tester et l'étui à guitare dont il ne se séparait jamais. Non pas qu'il aspire à être musicien ; en fait, il se souvenait à peine d'une poignée de chansons, et sa voix aurait charitablement pu être qualifiée de tremblante. Son père, qui avait gagné sa vie comme maçon, et sa mère, qui avait travaillé toute son existence comme domestique, adoraient la musique. Papa jouait de la guitare et maman savait faire swinguer un piano. Il semblait donc naturel que Tommy Tester finisse par entendre l'appel de la scène, la seule tragédie étant son absence de talent. Il se considérait comme un amuseur, même si certains n'hésitaient pas à parler d'arnaqueur ou d'escroc. À l'instar de tout charlatan qui se respecte, il ne pensait jamais à lui-même en ces termes.

Les vêtements qu'il avait choisis contribuaient pour beaucoup à la crédibilité de son personnage de musicien flamboyant mais fauché. Il était ce genre d'hommes qui aiment attirer l'attention — et il y parvenait. Il gagna la station de métro comme s'il se rendait à un concert privé pour jouer aux côtés de Willie « The Lion » Smith ; après tout, Tommy avait bel et bien accompagné Willie, même si un unique morceau avait suffi à ce que ce dernier le vire de son groupe. Reste que Tommy n'en portait pas moins son étui à guitare tel un homme d'affaires sa mallette un jour de bureau. Les rues de Harlem étaient comme folles en 1924, bondées de Noirs arrivant du Sud et des Antilles britanniques. Un quartier déjà bien encombré avait soudain dû gérer un afflux de population inédit. Tommy Tester n'y voyait aucun inconvénient, bien au contraire. Marcher dans Harlem au petit matin lui donnait le sentiment d'être une goutte de sang à l'intérieur du corps d'un géant en train de se réveiller. Briques et mortier, voies ferrées du métro aérien, kilomètres de canalisations souterraines ; cette ville était un organisme vivant qui prospérait jour et nuit.

---

<sup>1</sup> « John the Revelator » est un blues enregistré pour la première fois par Blind Willie Johnson en 1930. (*NdT*)



Tommy occupait plus de place que la plupart des piétons à cause de son étui à guitare. À l'entrée de la 143<sup>e</sup> Rue, il dut le lever au-dessus de sa tête alors qu'il montait l'escalier menant au quai du métro aérien. Le petit livre jaune à l'intérieur produisit un bruit sourd, mais il ne pesait pas grand-chose. Tommy prit le métro jusqu'à la 57<sup>e</sup> Rue ; puis il emprunta la Corona Line de la BMT à Roosevelt Avenue. C'était sa deuxième visite dans le Queens, après celle au cours de laquelle il avait accepté ce travail un peu particulier.

À mesure que le train s'enfonçait dans le Queens, la présence de Tommy Tester attira davantage les regards. Bien moins de Noirs vivaient à Flushing qu'à Harlem. Il baissa légèrement son chapeau. Le contrôleur entra à deux reprises dans la rame, et à chaque fois il s'arrêta pour faire la conversation à Tommy. La première pour savoir s'il était musicien, frappant l'étui à guitare comme s'il lui appartenait ; la deuxième pour lui demander s'il avait manqué son arrêt. Les passagers feignaient l'indifférence, mais Tommy n'était pas dupe. Il resta sobre dans ses réponses : « Oui, monsieur, je joue de la guitare » ; « Non, monsieur, encore deux stations. » Ne pas se faire remarquer, devenir invisible, se montrer accommodant — autant de trucs utiles pour un Noir dans un quartier cent pour cent blanc. Des techniques de survie. Au terminus de Main Street, Tommy descendit avec tous les autres — des immigrés irlandais et allemands pour la plupart — et s'achemina vers le niveau de la rue. Une longue marche l'attendait encore.

Pendant tout le trajet, Tommy s'émerveilla devant les larges artères et les appartements en rez-de-jardin. Les anciennes terres cultivées par les Hollandais et les Anglais avaient connu une expansion et une modernisation considérables, pourtant, aux yeux d'un garçon comme Tommy, élevé à Harlem, le quartier conservait ce côté champêtre complètement déconcertant. Les bras grands ouverts de la nature l'inquiétaient autant que les Blancs ; tous deux lui étaient tellement étrangers. Quand il croisait des Blancs, il gardait les yeux baissés et les épaules relâchées. Les hommes de Harlem étaient connus pour leur démarche fière — une démarche de lion. Ici, toutefois, mieux valait faire sans. Il attira quelques regards, mais personne ne l'arrêta. Son attitude humble et son pas traînant devaient paraître convaincants. Après une succession d'appartements en rez-de-jardin de construction récente, Tommy Tester parvint enfin à destination.

Une petite résidence privée, presque perdue dans un bosquet d'arbres. Avec le reste de la rue occupé par un funérarium, elle semblait avoir poussé comme une tumeur sur la maison des morts. Tommy Tester remonta l'allée et n'eut même pas à frapper. Avant qu'il ait gravi les trois marches du perron, quelqu'un entrouvrit la porte. Une femme, grande, à

la silhouette émaciée, se tenait partiellement dans l'ombre. Ma Att. Tel était le nom qu'elle lui avait donné, le seul auquel elle répondait. Elle l'avait engagé de cette façon, dans l'entrebâillement de cette même porte. Le bruit avait couru à Harlem qu'elle avait besoin de quelqu'un comme lui. Elle l'avait fait venir chez elle et lui avait confié ce travail sans l'inviter à entrer — comme à présent. Il comprenait, ou pouvait au moins deviner ses raisons. Qu'auraient pensé ses voisins d'une femme qui accueillait des Noirs à son domicile ?

Tommy défit la fermeture de son étui à guitare. Ma Att se pencha en avant, exposant de manière furtive sa tête à la lumière du jour. À l'intérieur se trouvait le livre, pas plus large que la paume de Tommy, à la couverture d'un jaune cireux. Trois mots avaient été gravés de chaque côté. *Zig Zag Zig*. Tommy ignorait leur signification et préférait ne pas savoir. Il ne l'avait pas lu, ne l'avait même pas touché à mains nues. On l'avait engagé pour convoier le petit livre jaune, et il s'en était tenu à sa mission. C'était en partie ce qui l'avait désigné comme l'homme de la situation. Il ne fourrait pas son nez dans les affaires de ses clients. Un bon arnaqueur n'est pas curieux. Une seule chose l'intéresse : se faire payer.

Ma Att regarda le livre avant de lever de nouveau la tête vers lui. Elle semblait légèrement déçue.

« Vous n'avez pas été tenté d'y jeter un coup d'œil ? demanda-t-elle.

– Je peux, mais c'est plus cher. »

La réponse de Tommy ne parut pas l'amuser. Elle se contenta de renifler. Puis elle tendit le bras vers l'étui à guitare ; un geste si rapide que le livre eut à peine le temps d'entrer en contact avec un rayon de soleil. Néanmoins, alors qu'il trouvait refuge dans l'obscurité de la maison de Ma Att, une légère traînée de fumée apparut dans l'air. Ce passage éphémère à la lumière du jour avait suffi à y mettre le feu. D'une seule claque sur la couverture, la femme étouffa l'étincelle.

« Où l'avez-vous trouvé ? demanda-t-elle.

– Je connais un endroit, à Harlem, dit Tommy à voix basse. Le Club Victoria, ça s'appelle. Même les gangsters les plus endurcis de Harlem ont peur d'y aller. C'est là que les gens comme moi dénichent ce genre de bouquins. Et pire encore. »

Il s'interrompit, laissant planer le mystère, telle une odeur de livre roussi dans l'air. Ma Att se pencha vers lui comme s'il avait fiché un hameçon dans sa lèvre, mais Tommy n'ajouta rien.

« Le Club Victoria, chuchota-t-elle. Combien, pour m'y conduire ? »

Tommy scruta le visage de la vieille femme, se demandant jusqu'où elle était prête à monter. Mais il continua de secouer la tête.

« Désolé... S'il vous arrivait malheur, je ne me le pardonnerais jamais. »

Ma Att regarda Tommy Tester. Peut-être avait-il raison, peut-être n'était-ce pas un endroit convenable pour elle. Après tout, une personne qui faisait commerce d'ouvrages comme celui qu'elle tenait dans sa main n'était pas à prendre à la légère.

Ma Att étendit le bras pour tapoter du doigt la boîte à lettres fixée contre le mur extérieur. Tommy l'ouvrit ; son salaire s'y trouvait. Deux cents dollars. Il compta la somme sur place, devant elle. Assez pour payer six mois de loyers, de charges et de nourriture.

« Vous ne devriez plus traîner dans le quartier au coucher du soleil », lui dit Ma Att. Elle ne semblait toutefois pas s'inquiéter outre mesure.

« Je serai rentré à Harlem avant midi. Et je ne vous conseille pas d'aller y faire un tour non plus, de jour comme de nuit. » Il porta la main à son chapeau pour la saluer, referma son étui à guitare et repartit vers la rue.

Alors qu'il retournait au métro, Tommy décida de trouver son ami Buckeye. Buckeye travaillait pour Madame St Clair, la reine des paris à Harlem. Tommy jouerait peut-être l'adresse de Ma Att ce soir. Si son numéro sortait, il aurait de quoi s'offrir un plus bel étui à guitare. Peut-être même son propre instrument.

## 2.

« Jolie guimbarde que vous avez là. »

Tommy Tester n'eut même pas à lever les yeux pour savoir qu'il avait trouvé un pigeon. La qualité des chaussures, l'extrémité d'une fort belle canne ; il n'avait pas besoin de plus. Il pinça les cordes, pas encore habitué au contact du nouvel instrument, fredonnant plus qu'il ne chantait — il passait plus facilement pour un musicien tant qu'il n'ouvrait pas la bouche.

Son petit tour dans le Queens le mois dernier l'avait poussé à sortir davantage de Harlem, dont les rues ne manquaient ni de chanteurs, ni de guitaristes, ni même de types soufflant dans des cuivres. Or, comparés à la plupart d'entre eux, Tommy et ses trois malheureuses chansons ne faisaient pas le poids. Le répertoire de ses concurrents en comptait des dizaines, voire des centaines pour certains. Mais en revenant de chez Ma Att, il n'avait pas croisé un seul gratteux. Si le chanteur de rue était une attraction répandue à Harlem ou Five Points, dans une grande partie de la ville, on se serait presque cru encore à la campagne. Aucun musicien de Harlem n'avait eu l'idée de prendre le métro pour les terres rurales du Queens ou de Brooklyn afin de soutirer quelque argent aux immigrés notoirement économes installés dans ces arrondissements. Mais un homme comme Tommy Tester — un type qui faisait *semblant* de jouer de la musique, juste semblant — si. Chez ces ploucs de la périphérie qui ne connaissaient rien au jazz, il pouvait facilement faire illusion.

De retour de chez Ma Att, il en avait discuté avec son père. Otis Tester lui avait une nouvelle fois proposé de devenir maçon — il se faisait fort de lui trouver un emploi. C'était gentil de sa part — le geste d'un père affectueux — toutefois son fils n'était pas intéressé. Tommy ne l'aurait jamais dit à voix haute, de peur de blesser le vieil homme, mais sa carrière sur les chantiers ne lui avait valu que des mains noueuses et un dos voûté, rien de plus. Conformément à une pratique courante en 1924, Otis Tester n'avait pas touché un salaire équivalent à celui de ses collègues blancs. Il pouvait même se réjouir quand le contremaître ne s'en

mettait pas un peu dans la poche. Qu'est-ce qu'un Noir avait comme recours ? À qui se plaindre ? Le syndicat ? Les Noirs n'avaient pas le droit d'y adhérer. Ces conditions faisaient partie du boulot, tout simplement. Comme le fait de devoir gâcher le mortier en l'absence des manœuvres. Les employeurs d'Otis Tester lui avaient toujours affirmé qu'il était l'un des leurs ; ils l'avaient pourtant remplacé le jour même où son corps avait lâché. Otis, un homme fier, avait tenté d'inculquer le sens du devoir à son fils unique ; la mère de Tommy aussi. Mais la leçon qu'il en avait tirée était que le monde ne faisait pas de cadeau aux gens comme eux. Un Noir ne pouvait compter que sur lui-même. Tant que Tommy payait leur loyer et mettait à manger sur la table, de quoi son père avait-il à se plaindre ? Quand il avait parié sur le numéro de Ma Att, il avait touché le gros lot et s'était offert la guitare de ses rêves avec son étui. Depuis, Tommy et Otis passaient souvent leurs soirées à jouer en harmonie jusque tard dans la nuit. Tommy avait même fini par s'améliorer un peu sur une chanson.

Tommy avait pourtant décidé de ne pas retourner à Flushing. Son instinct d'arnaqueur lui disait de ne pas risquer une nouvelle rencontre avec Ma Att. Surtout qu'il manquait une page au livre qu'il lui avait remis — la toute dernière. Tommy l'avait fait exprès, pour le rendre inutile, inoffensif. Il avait agi ainsi parce qu'il connaissait parfaitement la nature de sa livraison. *L'Alphabet suprême*. Il n'avait pas eu besoin de le feuilleter pour avoir conscience de son pouvoir. Tommy doutait fort que la vieille dame eût acquis cet ouvrage par simple curiosité. Lui ne l'avait pas touché à mains nues, il n'en avait même pas lu un mot, mais il avait trouvé le moyen d'arracher la dernière feuille de papier parchemin en toute sécurité. En fait, il avait laissé la page chez lui, pliée en quatre et glissée à l'intérieur de la vieille guitare qui restait toujours avec son père. Tommy avait été prévenu : il devait éviter toute exposition à ce texte ; et il avait suivi ce conseil à la lettre. C'était donc son père qui avait arraché la dernière page ; le vieux ne savait pas lire. Son analphabétisme le protégeait. Même les sciences occultes ne font pas le poids face à un arnaqueur qui sait toujours comment contourner les règles, sans jamais les enfreindre.

Aujourd'hui, Tommy Tester était venu à l'Église réformée de Flatbush, à Brooklyn ; aussi loin de Harlem que Flushing, mais sans vieille sorcière en colère. Vêtu de la même tenue que lors de sa visite chez Ma Att, il s'était installé devant la grille en fer du cimetière — chapeau posé à l'envers à ses pieds — un choix un rien théâtral, mais le tableau avait de quoi séduire le public qu'il cherchait à attirer, parfaite figure du jazzman noir s'accrochant à sa dignité et chantant doucement pour les âmes des défunts.

Tommy Tester connaissait deux airs de jazz et un blues. Les deux premières heures, il joua le blues, qui semblait plus sombre. Il ne faisait même plus attention aux paroles, se contentant d'accompagner les accords en fredonnant. Puis le type aux chaussures fit son apparition. Il écouta en silence pendant un moment avant de parler.

« Jolie guimbarde que vous avez là. »

C'était ce terme — *guimbarde* — qui acheva de convaincre Tommy qu'il avait trouvé son pigeon. Pas plus compliqué que ça. Le type voulait lui faire comprendre qu'il maîtrisait son jargon. Tommy joua encore quelques accords, avant de conclure sans fioritures. Enfin, il leva la tête vers un petit homme rond au large sourire sur son visage empourpré, mangé par une barbe grise aux poils raides. Le vent soulevait ses cheveux blancs comme les aigrettes d'un pissenlit. Il n'avait pas l'apparence de quelqu'un de fortuné, un déguisement que seuls les gens riches peuvent s'offrir. Il fallait avoir beaucoup d'argent pour prendre le risque d'avoir l'air fauché. Mais ses chaussures le trahissaient. Sa canne aussi, dotée d'un pommeau en forme de tête d'animal — de l'or massif, apparemment.

« Robert Suydam », se présenta le nouveau venu. Puis il attendit, comme si cela aurait dû suffire à impressionner Tommy Tester. « J'organise une réception chez moi. Vous jouerez pour mes invités. D'aussi sombres mélodies s'accorderont parfaitement à l'atmosphère de la soirée.

– Moi ? fit Tommy. Vous me demandez de chanter pour vous ? Pour de l'argent ?

– Je vous attends dans trois jours, en soirée. »

Robert Suydam indiqua du doigt la direction de Martense Street. Le vieil homme habitait une maison de maître cachée dans un fouillis d'arbres ; il promit à Tommy de lui verser cinq cents dollars pour sa peine. Otis Tester n'en avait jamais gagné plus de neuf cents dans toute une année. Sortant son portefeuille, Suydam tendit cent dollars à Tommy. En billets de dix.

« Une avance », expliqua-t-il.

Tommy posa la guitare à plat dans son étui et accepta les billets, qu'il retourna. Des coupures de 1923, à l'effigie d'Andrew Jackson. Les yeux d'Old Hickory<sup>2</sup> n'étaient pas fixés sur lui, mais légèrement de côté,

---

<sup>2</sup> Surnom donné au septième président des États-Unis et faisant référence à la dureté du bois de noyer (*hickory*). (NdT)

comme s'il venait d'apercevoir quelque chose par-dessus son épaule droite.

« À votre arrivée, vous devrez dire un mot, et uniquement ce mot, pour entrer. »

Tommy s'arrêta de compter, plia deux fois les billets et les glissa dans la poche intérieure de sa veste.

« Je ne promets rien, si vous l'oubliez », ajouta Suydam, marquant une pause pour étudier Tommy.

« Asmodée, poursuivit-il. C'est le mot. Je veux vous entendre le dire.

– Asmodée », répéta Tommy.

Robert Suydam donna deux petits coups de canne sur la chaussée, puis il partit. Tommy attendit qu'il se soit éloigné de trois pâtés de maisons avant de ramasser son chapeau ; ferma son étui à guitare. Mais il n'eut pas le temps de faire un pas vers la station de métro quand il sentit qu'on l'attrapait sans ménagement par la peau du cou.

Deux Blancs apparurent : l'un grand et mince, l'autre grand et enveloppé. Ensemble, ils ressemblaient au nombre 10. Le gros tenait Tommy par la nuque. Un flic, ou un ancien flic, à en juger par sa poigne — on apprend à reconnaître ce genre de choses, si on grandit à Harlem.

Surpris, Tommy oublia l'attitude déférente qu'il adoptait habituellement dans ce genre de situation et resta lui-même — le fils de son père, un enfant de Harlem, un homme fier ne se laissant pas marcher sur les pieds.

« Vous y allez un peu fort, dit-il.

– Et toi, tu es loin de chez toi, répliqua le gros.

– Vous ne savez pas où j'habite. »

L'autre plongea la main dans la veste de Tommy et en sortit les billets de dix. « On a vu le vieux te les donner. Il fait l'objet d'une enquête en cours : cet argent constitue un indice. »

Le type glissa les billets dans la poche de son pantalon, observant la réaction de Tommy.

« Une enquête de police », dit calmement Tommy, qui cessa immédiatement de penser que cette somme lui avait appartenu un jour.

Le gros pointa l'autre du doigt. « Lui est de la police. Moi, je suis un privé. »

Tommy reporta son attention sur le flic. Grand et mince, les joues creuses, un regard sans émotion. « Malone, se présenta-t-il enfin. Et lui, c'est... »

Le gros l'interrompit. « Il n'a pas à connaître mon nom. Ni le vôtre, d'ailleurs. »

Malone parut exaspéré. La manière forte, ce n'était manifestement pas son style. Tommy Tester se fit rapidement une opinion sur les deux hommes. Le premier avait l'allure d'une brute, tandis que Malone semblait trop sensible pour ce boulot. Il se dit qu'il était resté quelques pas en arrière pour garder ses distances avec le privé, pas avec lui.

« Qu'est-ce que tu fricotes avec M. Suydam ? » demanda le détective. Il retira son chapeau à Tommy et regarda à l'intérieur, comme s'il espérait y trouver plus d'argent.

« Il a aimé ma musique », expliqua Tommy. Puis, suffisamment calmé pour se rappeler sa situation, il ajouta rapidement : « Monsieur.

– Je t'ai entendu. Personne ne peut aimer ça. »

Tommy Tester aurait voulu protester, mais même une brute corrompue avait parfois raison. Robert Suydam ne payait pas cinq cents dollars pour la voix de Tommy. Mais pour quoi, alors ?

« À présent, l'inspecteur Malone et moi-même allons continuer notre promenade en compagnie de M. Suydam afin d'assurer sa protection. Toi, tu rentres chez toi, c'est compris ? Où t'habites, d'ailleurs ?

– À Harlem, répondit Tommy. *Monsieur.*

– Bien sûr, dit doucement Malone.

– À Harlem, donc », conclut le privé en remettant le chapeau sur la tête de Tommy tout en lançant un bref regard moqueur vers Malone. Puis il se tourna dans la direction où était parti Suydam ; à ce moment-là seulement, Malone s'approcha de Tommy. De plus près, il semblait émaner une sorte de tristesse du policier aux joues creuses ; ses yeux suggéraient un homme déçu par le monde.

Tommy attendit avant de baisser la main vers son étui à guitare — jamais de geste brusque en présence d'un flic maussade. Malone n'était peut-être pas aussi violent que le détective privé, mais ça n'en faisait pas un enfant de chœur.

« Pourquoi vous a-t-il donné cet argent ? Vraiment ? » demanda-t-il sans conviction.

En fait, l'étroitesse de son regard et ses lèvres pincées suggéraient qu'il attendait la réponse à une tout autre question. Tommy se garda bien de mentionner la soirée organisée par Suydam. S'ils ne voyaient pas d'un bon œil que Tommy discute avec Suydam en pleine rue, comment réagiraient-ils en apprenant qu'il avait l'intention de se rendre au domicile du vieil homme ? Il avait déjà perdu cent dollars, mais pas question de renoncer aux quatre cents autres. Il se résolut alors à jouer un rôle qui avait toujours un franc succès auprès des Blancs. Celui du Noir paumé qui ne sait rien de rien.

« J'peux pas vous dire, m'sieur. J'suis qu'un simple guitariste. »



Pour la première fois, Malone esquissa un sourire. « Vous n’avez rien de simple », dit-il.

Tommy regarda Malone rattraper le détective privé. Le flic se retourna. « Et vous avez raison de ne pas vous aventurer dans le Queens, ajouta Malone. La vieille dame n’a pas apprécié ce que vous avez fait à son livre ! »

Il s’éloigna, tandis que Tommy Tester restait là, se sentant exposé — *scruté* — comme jamais.

« Vous êtes de la police, lança-t-il. Vous ne pouvez pas me protéger ? »

Malone se retourna une dernière fois. « Tout le monde n’a pas peur d’un pistolet ou d’une plaque. »

## 3.

Le meilleur ami de Tommy, Buckeye, était arrivé à Harlem en 1920, à l'âge de seize ans. Il en avait quatorze quand il avait quitté la petite île de Montserrat, dans les Caraïbes, pour le chantier du canal de Panama. Depuis Panama, il avait rejoint les États-Unis, et Harlem où il espérait trouver un emploi dans sa branche — le bâtiment. Malheureusement, il avait rapidement fait l'expérience de ce qu'Otis Tester savait depuis des lustres : les Noirs ne bénéficiaient d'aucune protection. Buckeye, après s'être cassé la cheville à l'âge de dix-sept ans, s'était retrouvé sans travail pendant deux mois. Quand il s'était enfin senti prêt à reprendre le boulot, son poste avait été pourvu. Comble de malchance, sa cheville n'avait jamais bien guéri. Il ne pouvait ni rester debout de longues heures, ni porter de lourdes charges sans qu'elle ne le lâche. Ainsi s'était-il rabattu sur Madame St Clair et sa loterie, qui l'avait embauché parce qu'elle avait besoin d'hommes originaires des Caraïbes à même d'inspirer confiance aux récents immigrés. Madame St Clair évoluait avec son temps, c'était une des clés de sa prospérité. Les pots-de-vin réguliers à la police aidaient, bien entendu. Buckeye avait fait la connaissance de Tommy dans une boîte où tous deux avaient leurs habitudes. Un soir, alors qu'il s'était assis au bar à côté de Tommy, Buckeye lui avait demandé où il avait appris à chanter aussi mal. Avait-il pris des cours ou possédait-il un talent naturel ? Les deux hommes étaient rapidement devenus amis.

De retour de sa rencontre avec Robert Suydam, puis avec Malone et le détective privé, Tommy Tester avait éprouvé l'envie de sortir, ce soir-là. Il avait mis du temps à convaincre son père de l'accompagner. Otis ne quittait jamais l'appartement, et pratiquement pas sa chambre, s'y terrant dans le noir, comme un chien, pour y mourir tranquille. Mais Tommy ne l'entendait pas de cette oreille. Ou peut-être avait-il trop besoin de lui pour le laisser s'en aller aussi facilement. À présent, il le guidait hors de leur immeuble.

Grâce à Buckeye, il bénéficiait d'une invitation permanente au Club Victoria sur la 137<sup>e</sup> Rue. Ce n'était qu'à sept pâtés de maisons, mais à cause de la santé de son père, le chemin leur prit une bonne demi-heure.

Le Club occupait trois pièces modestes au premier étage d'un immeuble. C'était une amicale caribéenne. Dans la rue, Tommy et Otis étaient à Harlem ; en poussant la porte du Club Victoria, ils entraient dans les Antilles britanniques. Les drapeaux de chaque nation décoraient les murs d'un long couloir, avec l'Union Jack à la place d'honneur, tout au bout. Tommy Tester dut donner le nom de Buckeye trois fois. Le portier ne voulut rien savoir avant que Tommy ne prononce le nom de baptême de son ami — George Hurley — qui fonctionna comme un sésame.

Tommy et Otis emboîtèrent le pas à leur hôte, gardant une certaine distance. L'une des pièces était réservée aux joueurs de cartes ou d'osselets ; dans la deuxième, des hommes fumaient sur des chaises longues en écoutant de la musique en sourdine ; dans la troisième, des tables étaient dressées pour manger. Depuis qu'ils étaient amis, Buckeye avait souvent invité Tommy, mais Tommy n'avait jamais donné suite. Il eut l'impression de prendre une claque. C'était ça, le lieu de perdition qu'il avait décrit à Ma Att ? L'antre du mal et du péché ? L'endroit où les pires criminels de Harlem n'osaient pas entrer ? Il flairait l'arnaque.

Il pensait savoir à quoi s'attendre. Après tout, Buckeye travaillait pour une femme gangster dont la réputation n'était plus à faire à New York. Alors pourquoi le Club Victoria ne ressemblait-il pas à une de ces légendaires fumeries d'opium ? Ou Tommy avait-il simplement trop écouté les rumeurs épouvantables qui circulaient à propos de la vague récente d'immigrants en provenance des Antilles ? Les Noirs américains de Harlem colportaient les pires ragots au sujet des nouveaux venus. Le Club Victoria aurait aussi bien pu être un salon de thé anglais. Il éprouva une légère déception. Il avait invité son père pour lui offrir une soirée au parfum de scandale. On lui avait parlé de danseuses presque nues qui frôlaient les genoux des clients. La réalité lui donnait l'impression qu'un autre monde existait à l'intérieur — ou à côté — de celui qu'il avait toujours connu. Pire, tout ce temps, il avait été trop ignorant pour s'en apercevoir. Cette idée le déranga comme un nerf coincé.

Quand Tommy et son père s'assirent, l'homme usé expira profondément, adoptant une position à même de minimiser ses maux de dos. Il bougeait comme un vieillard ; Otis Tester avait quarante et un ans.

Une femme maigre vint leur proposer un dîner qu'elle avait cuisiné chez elle avant de l'apporter ici pour le vendre. Elle était de la Trinité. Les assiettes déjà prêtes se trouvaient sur un chariot de service qui

circulait dans la salle de restaurant. Salade d’ananas aux épices, gratin de macaroni. Un bol de soupe de pieds de bœuf. Et de grands gobelets de jus de fruits de la passion. Le repas complet, pour deux, revenait à un dollar. Tommy paya.

« Qu’est-ce que c’est que ce truc ? dit Otis, fixant son assiette comme si elle allait le mordre. Pourquoi on n’est pas allés chez Bo ? »

Tommy se surprit à regarder la Trinidadienne qui lui rappelait sa mère. Le même physique maigre et nerveux, la démarche avec les pieds en dehors. Irene Tester, disparue depuis quatre ans déjà. Les gens qui la connaissaient bien la surnommaient Michigan, parce qu’elle était intarissable sur l’État d’origine de ses parents. Elle avait eu un malaise dans un bus, et était morte au milieu d’étrangers à l’âge de trente-sept ans. La vie de domestique l’avait usée aussi sûrement que sa carrière de maçon avait eu raison de la santé d’Otis. Tommy observa son père, se demandant s’il avait également noté la ressemblance. Mais le vieil homme continuait de fixer son repas d’un air perplexe.

« Allez, goûte au moins, l’encouragea Tommy. Il y a forcément un truc qui te plaira. »

Otis promena son regard sur la table en quête de quelque chose de familier. Soulevant sa fourchette, il piqua dans le gratin de macaroni. « C’est juste du fromage et des nouilles, hein ? »

Tommy Tester prit une bouchée dans sa portion qu’il mâcha. Après avoir avalé, il hocha la tête en guise de confirmation, mais cela ne sembla pas suffire à convaincre son père qui posa sa fourchette sans manger.

« Alors comme ça ce Blanc va te payer... combien tu m’as dit déjà ?

– Quatre cents dollars.

– Juste pour venir jouer à sa soirée ? » insista Otis. Il attrapa le gobelet de jus de fruits de la passion, le porta à son nez, renifla, puis le remit à sa place. « Pour t’entendre jouer *toi* ? »

Tommy mâcha un morceau de salade d’ananas. C’était doux, mais l’effet du citron vert et du piment rouge ne tarda pas à se faire sentir. Il avala d’un trait son jus de fruits pour apaiser sa gorge en feu.

« C’est ce qu’il a dit. »

Otis leva les mains en l’air, les écartant autant que possible l’une de l’autre.

« Ça, c’est la distance qui sépare ce que dit un Blanc à un Noir et ce qu’il a vraiment en tête. »

Tommy le savait, bien sûr. N’avait-il pas déjà vécu vingt ans en Amérique ? Sa petite arnaque — son *spectacle* — reposait entièrement sur l’idée que les gens avaient des motifs inavoués pour l’engager.

En enfilant ses vêtements usés pour jouer la comédie du bluesman ou du jazzman, ou même celle du Noir docile, il n’ignorait pas que son

rôle lui conférait une sorte de pouvoir. *Donne aux gens ce qu'ils attendent de toi et tu peux leur prendre tout ce que tu veux. Et quand ils s'en aperçoivent, il est trop tard.* À l'instar de Ma Att, qui l'avait payé pour la livraison d'un objet sans valeur. S'il devait se comporter presque comme un gangster pour remplir son compte en banque, ainsi soit-il. Mais Otis ne comprendrait pas. À ses yeux, une telle attitude était criminelle. Dégradante. Cet homme attachait une importance démesurée à sa dignité. La grandeur d'âme ne rapportait pas assez pour que Tommy soit intéressé.

« Je serai très prudent, papa. »

Otis Tester regarda son fils en silence. Le volume sonore augmentait à mesure que la salle de restaurant se remplissait. Mais leur table semblait prise dans une bulle de tranquillité. Otis était le père d'un jeune Noir de vingt ans qui venait de lui expliquer allègrement qu'il comptait se rendre à Flatbush, en pleine nuit, au domicile d'un Blanc. Il aurait aussi bien pu lui annoncer qu'il avait l'intention d'affronter un ours à mains nues.

« Quand j'ai quitté Oklahoma City, dit Otis Tester, j'ai pris les trains de marchandises vers l'est — en passager clandestin, tout du long. »

Ce n'était pas la première fois qu'il racontait cette histoire — probablement pas la dernière. Tommy continua à manger pour masquer sa déception. Otis n'avait-il pas entendu le plus important ? *Quatre cents dollars.*

« J'ai évité l'Arkansas, poursuivit Otis. Qu'on soit un Noir, un Blanc ou un Indien, ils ne plaisaient pas avec les vagabonds, là-bas. On avait vite fait de se retrouver dans une chaîne de forçats. Je suis passé à East Saint Louis, puis Evansville. Mais on m'a forcé à descendre du train à Decatur. Ce n'était pas vraiment sur mon chemin, mais à l'époque j'étais jeune, et j'avais envie de voir du pays avant ma destination finale. »

Otis Tester finit par manger le gratin de macaroni, comme si le fait de raconter son histoire l'avait mis en appétit. Il commença par une bouchée qu'il mâcha prudemment, mais après la première, il en dévora deux autres à belles dents.

« Comme je disais, on m'a forcé à descendre du train à Decatur. Et c'est là que j'ai dû me servir de ma cervelle. » Il se risqua à tremper les lèvres dans le jus de fruits de la passion dont il sembla apprécier le goût. Il but à petites gorgées, avant de reposer son gobelet. « J'ai dû me servir de ça. »

Otis Tester défit les deux boutons du haut de sa chemise en pleine salle de restaurant. Tommy se raidit, se sentant dans la peau d'un gamin de cinq ans dont le père lui fait honte en public. Mais avant qu'il ait eu

le temps de le réprimander, ou de se précipiter pour tenter de couvrir sa poitrine dénudée, le vieil homme tira sur quelque chose qu'il portait autour du cou. Il fit passer la ficelle grossière par-dessus sa tête et tint l'objet en question dans une de ses mains rugueuses pendant qu'il se reboutonnait. Tommy se pencha en avant pour mieux voir. Otis Tester ouvrit la main.

Un rasoir de barbier reposait dans sa paume.

« Je l'ai gardé sur moi pendant toute cette période où je voyageais en me cachant dans les trains de marchandises, expliqua Otis. Blanc, Noir, Indien, je n'allais être une proie facile pour personne. »

Il cogna bruyamment l'une des extrémités du coupe-chou sur la table.

« À Decatur, j'ai dû me servir de ça pour me faire respecter », ajouta Otis.

Tommy regarda le rasoir, puis son père. Sa vie durant, il avait vu en lui et sa mère des piliers qui, solides, stoïques, soutenaient le toit de son monde. Des gens dignes de confiance, toujours là pour lui, mais pas particulièrement remarquables. Alors l'image d'Otis à peine sorti de l'adolescence, se défendant avec cette arme... Ce passé-là semblait issu d'un autre univers, d'une dimension inconnue dont Tommy venait juste d'apprendre l'existence. Et de nouveau, ce pincement, la douleur d'une telle révélation.

Il saisit le rasoir dans la main de son père. Ce faisant, il s'aperçut que ses doigts épais tremblaient.

« Tu es un adulte, maintenant, poursuivit Otis. Je n'ai plus à te dire comment vivre ta vie. Mais je ne te laisserai pas t'aventurer chez ce Blanc sans être armé ou sans avoir été prévenu. Si les choses tournent mal, tu fiches le camp et tu rentres à la maison. »

Tommy Tester hocha la tête, mais sur le moment, les mots restèrent coincés dans sa gorge.

« Et si le sang doit couler, ça m'est égal. Mais tu sors de cet endroit dès que tu auras fini, et tu rentres à la maison. »

Otis cherchait à adopter un ton sévère, déterminé, autoritaire même, mais Tommy prit conscience qu'il n'avait jamais vu son père aussi effrayé.

« Tu m'as entendu ? demanda Otis.

– Oui, papa. »

Ils terminèrent leur repas en silence avant de regagner Harlem, à une volée de marches du Club Victoria. Trois jours plus tard, Tommy se rendrait au domicile de Robert Suydam, un voyage dans un autre univers — il le comprenait mieux à présent. Pas étonnant que son père s'inquiète.

« Pourquoi tu as apporté ce rasoir, ce soir ? dit Tommy. J'ignorais même que tu en avais un.

– Quand tu m'as annoncé que tu m'emmenais dans ce maudit Club, j'ai pensé que j'aurais peut-être besoin de me défendre, expliqua Otis, presque en riant. Avec ces Antillais, on ne sait jamais. Mais je crois que toi et moi, on était sans doute les Noirs les plus dangereux là-bas ! »

Tommy avait passé son bras dans celui de son père pour aider le vieil homme à marcher. De son autre main, il serrait l'arme dans la poche de son pantalon.

« Si tu es décidé à aller chez ce Blanc, reprit Otis Tester, alors qu'ils avançaient d'un pas tranquille, je connais une chanson que tu devrais apprendre. Elle est très ancienne, mais elle a quelque chose de particulier. Tu comprends ce que j'essaie de te dire ? Le rasoir est une façon pour moi de te protéger. Cette musique en est une autre. Je la tiens de ta mère. On la répétera ensemble ces trois prochains jours, jusqu'à ce que tu saches la jouer.

– D'accord, papa », répondit Tommy Tester.

Tard le soir à Harlem le vendredi, les rues sont encore plus animées qu'à l'heure de pointe. Tommy Tester aimait cette proximité avec son père et tous les corps se pressant sur les trottoirs, en voiture ou en bus, ou perchés sur les vérandas. La circulation et les voix humaines se fondaient en un bourdonnement épouvantable qui semblait soulever Tommy et Otis, une musique qui les accompagna — les porta — jusque chez eux.

#### 4.

Trois jours plus tard, Tommy Tester quitta la sécurité de Harlem pour se rendre à Flatbush, suivant le même itinéraire que lors de sa première rencontre avec Robert Suydam. Pourtant, à la nuit tombée, tout semblait beaucoup plus menaçant. S'il s'était fait remarquer parmi les passagers du métro tôt le matin, à cette heure il aurait aussi bien pu tenir une étoile dans la main au lieu d'un étui à guitare. Tout le monde le regardait d'un air méfiant. Quatre fois, des Blancs lui demandèrent où il allait. Et pas dans l'idée de l'aider à arriver à bon port. S'il n'avait pas eu une adresse précise à leur communiquer — celle de Robert Suydam dans Martense Street — on l'aurait probablement jeté hors du train. Voire sous les roues.

Quand il descendit du métro, trois hommes jeunes le suivirent en parlant fort. Inquiet, Tommy fit de son mieux pour ne pas les écouter — il savait qu'ils cherchaient à lui faire peur. S'il se retournait pour les affronter ou répondre sur le même ton, il finirait la soirée en prison et ne verrait jamais la couleur de son argent. Peu à peu, les rues de Flatbush se vidèrent, devinrent plus résidentielles, et les trois types pressèrent le pas. Tommy portait le rasoir de son père autour du cou comme une amulette, mais il lui ne lui serait pas d'un grand secours contre trois adversaires.

Alors qu'il atteignait enfin le bosquet d'arbres entourant la propriété de Suydam, l'un des hommes sur ses talons donna plusieurs coups de pied dans son étui à guitare. Tommy distinguait la maison à présent : un bâtiment à un étage, faiblement éclairé, au sein de la verdure. S'il avait été seul, il aurait trouvé cette vision effrayante, mais la présence de son escorte le poussa à accélérer l'allure. Il traversa le parc ; s'il parvenait à la porte, on le laisserait peut-être entrer avant que ne s'abattent les premiers coups. Il n'eut conscience d'avoir couru qu'une fois à bout de souffle.

Quand il se retourna, il s'aperçut que les trois hommes étaient restés bien sagement derrière la clôture. Plus curieux : ils ne s'intéressaient apparemment même plus à lui ; le bâtiment monopolisait leur attention



et semblait les terroriser. Tommy constata qu'ils étaient bien plus jeunes que lui — quinze, seize ans. Des gamins. Qui fixaient la maison de Robert Suydam d'un air effrayé.

Profondément soulagé, Tommy s'accroupit et trouva une pierre de la taille d'une balle de baseball qu'il soupesa. Il posa sa guitare, avec l'intention d'atteindre le plus costaud de ses poursuivants qui paraissaient comme hypnotisés. Une telle occasion ne se représenterait pas. Il fit le vœu d'éborgner l'un d'eux.

La porte s'ouvrit à ce moment-là, émettant un grincement à peine audible ; il suffit pourtant à faire littéralement sursauter les trois garçons qui filèrent sans demander leur reste. Derrière Tommy, quelqu'un sortit, arrachant des protestations aux planches du porche.

« Si l'un d'eux perd la vue, la police s'en mêlera. »

Le ton n'était pas sévère, plutôt amusé même. Tommy Tester se retourna. Robert Suydam descendait les marches, la main tendue. Il lui donna la pierre que le vieil homme soupesa à son tour, avant de la glisser dans la poche de son manteau. À présent, il regardait Tommy avec impatience. L'attente se prolongea, une bonne minute, le temps que Tommy se rappelle ses instructions.

« Asmodée », dit-il enfin à voix basse.

Robert Suydam hocha la tête, puis se retourna et remonta les marches du porche. Quand il entra dans la maison, il laissa la porte ouverte pour Tommy.